

## Suite yiddish

Chantal Ringuet, Pierre Anctil, Rachel Korn, Kadya Molodowsky, Jacob-Isaac Segal and Melech Ravitch

Number 153, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90321ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

### ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Ringuet, C., Anctil, P., Korn, R., Molodowsky, K., Segal, J.-I. & Ravitch, M. (2018). Suite yiddish. *Les écrits*, (153), 67–91.

CHANTAL RINGUET  
ET PIERRE ANCTIL

*Suite yiddish*

Présentation

Pendant plusieurs décennies, de la *Haskalah* russe de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle (les Lumières juives) à la fin des années 1930, la littérature yiddish a connu un essor prodigieux en Europe de l'Est et dans l'ensemble de la diaspora. Au confluent d'une pluralité d'influences, la créativité dans la langue vernaculaire des Juifs ashkénazes a façonné un univers foisonnant où l'humour côtoie la tragédie, où la tradition est revisitée par l'avant-garde, où la vie modeste du *shtetl* est délaissée au profit de l'atmosphère trépidante des grandes capitales. Au cours de l'entre-deux-guerres, la poésie yiddish a connu une expansion de taille à travers l'émergence de nouvelles voix exprimant des idées, des sentiments et des interrogations à la fois esthétiques et politiques. Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'avènement de la *khurban* (la Shoah) a entraîné la disparition progressive des locuteurs de cette langue dans le monde séculier, l'acculant à un déclin. Aujourd'hui, le Yiddishland, vaste continent n'ayant jamais eu de frontières géographiques officielles, est un monde englouti.

Parmi l'ensemble des poètes yiddish qui ont marqué le XX<sup>e</sup> siècle, les quatre écrivains qui sont présentés dans ce dossier occupent une place singulière. Rachel Korn (1898-1982), Kadya Molodowsky (1894-1975), Jacob-Isaac Segal (1896-1954) et Melech Ravitch (1893-1976) incarnent

en effet diverses facettes de l'âme juive dans ses multiples déclinaisons, ses joies et ses tourments, ses triomphes et ses doutes. Tous sont nés en Europe et ont commencé à écrire avant la Seconde Guerre. Tous ont émigré en Amérique à différents moments de leur parcours. Au lyrisme de Jacob-Isaac Segal, poète traditionaliste, s'oppose le cosmopolitisme d'un Melech Ravitch, écrivain voyageur. Les voix percutantes de Rachel Korn et de Kadya Molodowsky, quant à elles, se font écho dans leur manière de dépeindre une prise de parole au féminin et d'illustrer des paysages imaginaires associés au traumatisme de la Shoah et à l'émigration en Amérique. Fait intéressant, trois de ces poètes ont longtemps vécu à Montréal (Segal, Korn, Ravitch), tandis que deux d'entre eux ont vécu à New York (Molodowsky, Segal). Pour deux d'entre eux, Korn et Ravitch, le yiddish n'était pas une langue maternelle, mais une langue apprise à l'âge adulte.

Aujourd'hui, en raison de la rareté des traductions de leurs œuvres – notamment en français –, la poésie de ces écrivains demeure méconnue pour un vaste lectorat. Nous espérons que le présent dossier contribuera à changer cette situation, notamment à Montréal, où la littérature yiddish a été droit de cité dès le début du XX<sup>e</sup> siècle et où elle a rayonné durant plusieurs décennies.

## RACHEL KORN

### **Le début d'un poème**

*traduit par Chantal Ringuet*

*À Kadya Molodowsky*

C'est l'angoisse, c'est la crainte infinie  
Comme si, au seuil d'un chagrin et d'une souffrance immenses,  
Une chose étrangère était tapie près de la porte  
Enveloppée d'une étoffe grossière, habillée d'un crépuscule gris

Il est primordial et pourtant méconnu  
Le rivage dont on s'éloigne en nageant, le cœur solitaire  
Perdu au-delà de tout, ce rivage que l'on aime  
Perdu au-delà du foyer et du rêve  
Il s'oppose aux fiançailles avec douleur

C'est une pensée pour soi inscrite dans le sang  
Captive dans les serres cruelles d'un oiseau de proie  
Elle ne cesse de me tourmenter, jusqu'à ce qu'elle éprouve  
Le dernier tressaillement sanglotant du corps

Chaque goutte de sang s'écoule déjà vers le sacrifice<sup>1</sup>  
Qui seul délivrera de la chute  
Les anges dénudés se dressent  
Une rumeur errante, vagabonde

---

1. *Akeyde*: Terme qui signifie aussi « attache d'Isaac ».

Soudain le calme s'installe en toi  
Tandis que pleurent les étoiles tombantes  
Tu deviens une urne, une urne brûlante  
Qui absorbe le reflet bleu des larmes

Il semble que le monde soit plus mûr  
La terre plus maternelle  
Pour accueillir les pas de chaque marcheur  
Et Dieu seul se prosternera  
Car voici la minute la plus exceptionnelle, la plus sacrée  
Et ce n'est que le début d'un poème

**Je reste dans le midi de ta vie**

*traduit par Chantal Ringuet*

Je reste dans le midi de ta vie  
Un épi courbé d'abondance au milieu du champ  
Qui a déjà dévêtu son chemisier vert de juin  
Et grandi dans la certitude dorée des jours futurs

Le vent joue avec les clochettes lilas dans les prés lointains  
L'été répand l'odeur amère des coquelicots sauvages  
Dans la terre humide et brûlante  
Et dans mes cheveux

Quand le jour se tresse en nattes blondes  
Et que le soir ramasse les perles des roses  
Mon corps hâlé tombe à tes pieds  
Comme l'épi se contracte devant le faucheur

## Prédestination

*traduit par Chantal Ringuet*

Crois-tu que la prédestination est une parole qui s'incarne  
Dès le premier mot ?  
Crois-tu que la prédestination se manifeste  
Dès le premier regard ?  
Comprends-tu la langue ancienne  
Qui sert ta sentence, ton décret, ta chance ?

C'est le sourire inattendu et timidement enfantin  
Qui triomphe de tout ce qui adviendra  
Et les mains tremblent, car à ce moment précis  
Elles abritent sous leur aile ta vie entière

Maintenant, je le sais :  
Ce n'est pas en vain que la mort m'a évitée  
Chaque pierre du chemin est devenue un coussin  
Chaque frontière, telle une alliance, m'a conduite vers toi  
Comme vers un rivage lointain, inconnu

Et même si j'étais séparée de toi quelque temps  
Je devrais me tourner vers la mort  
Pour parachever le destin dans mon sang  
Pour épuiser l'amertume de ce dernier regard

## De l'autre côté du poème

*traduit par Chantal Ringuet*

De l'autre côté du poème, il y a un verger  
Dans le verger, une maison de chaume  
Et trois pins  
Trois gardiens qui surveillent en silence

De l'autre côté du poème, il y a un oiseau  
Blond ambré à la poitrine rouge  
Chaque hiver il revient et demeure suspendu  
Un bourgeon dans un buisson sauvage

De l'autre côté du poème, il y a un sentier  
Étroit tel une raie dans la chevelure  
Un être perdu dans le temps  
Foule le sentier pieds nus, en silence

De l'autre côté du poème, il y a parfois des choses étonnantes  
Même lors de ce jour assombri  
Lors de cette heure douloureuse  
Qui souffle son désir fiévreux  
Dans le carreau de la fenêtre

De l'autre côté du poème, ma mère peut apparaître  
Debout, sur le seuil de la porte, perdue dans ses pensées  
La voilà qui m'appelle à la maison, comme autrefois :  
« Assez joué. Ne vois-tu pas ? C'est la nuit »

## פֿרויען-לידער

### I

עס וועלן די פֿרויען פֿון אונדזער משפּחה ביי נאַכט אין חלומות  
מיר קומען און זאָגן:

מיר האָבן אין צניעות אַ לויטערע בלוט איבער דורות געטראָגן,  
צו דיר עס געבראַכט ווי אַ ווייץ אַ געהיטן אין כשרע קעלערס  
פֿון אונדזערע הערצער.

און איינע וועט זאָגן:

איך בין אַן עגונה געבליבן ווען ס'זיינען די באַקן  
צוויי רויטלעכע עפל אויף בוים נאָך געשטאַנען,  
און כ'האַב מיינע ציינער די ווייסע צעקריצט אין די איינזאַמע נעכט פֿון  
דערוואַרטונג.

און איך וועל די באַבעס אַנקעגן גיין זאָגן:  
ווי האַרבסטיקע ווינטן יאָגן נאָך מיר זיך  
ניגונים פֿאַרוועלקטע פֿון אייערע לעבנס.

און איר קומט מיר אַנקעגן,

ווי די גאַס איז נאָר טונקל,

און ווי ס'ליגט נאָר אַ שאַטן:

און צו וואָס אַט דאָס בלוט אָן אַ טומאה

ס'זאָל זיין מיין געוויסן, ווי אַ זיידענער פֿאַדעם

אויף מיין מוח פֿאַרבונדן,

און מיין לעבן אָן אויסגעפֿליקט בלאַט פֿון אַ ספֿר,

און די שורה די ערשטע פֿאַרריסן?

## KADYA MOLODOWSKY

### Poèmes-femmes

#### I

*traduit par Chantal Ringuet*

Les femmes de notre famille apparaîtront la nuit  
dans mes rêves et affirmeront :

« Avec modestie, nous transmettions un sang pur  
qui traversait les générations,  
nous te l'apportions tel un vin bien gardé  
dans les celliers casher de nos cœurs. »

L'une d'elles dira :

« Je suis une femme abandonnée, je fus délaissée  
quand mes joues étaient deux pommes rougeâtres  
accrochées à l'arbre, et j'ai serré mes dents blanches  
dans les nuits solitaires de l'attente. »

J'irai rencontrer ces grands-mères en disant :

« Comme des vents d'automne, les mélodies fanées  
de vos vies me poursuivent.

Vous venez me rencontrer  
dans les rues sombres  
où seules les ombres mentent.

Et pourquoi ce sang devrait-il, sans pâlir,  
incarner ma conscience, comme un fil de soie  
attaché à mon esprit,  
et ma vie, la page arrachée d'un livre saint  
à la première ligne déchirée? »

## Les anges arrivent à Jérusalem

*traduit par Chantal Ringuet*

Les anges arrivent à Jérusalem  
Ils ouvrent les portes des maisons juives  
Apprennent aux enfants à aimer la Torah  
À se taire avec sagesse  
À gagner leur croûte

Chaque jour, l'un d'eux vient  
Chaque jour, l'un d'eux vient  
Jusqu'à ce que les os desséchés se réveillent

Les anges arrivent à Jérusalem  
Ils parcourent les rues non pavées  
Transportent les sables  
Traînent les pierres  
Avec de pauvres juifs, avec une aura divine

Chaque jour, l'un d'eux vient  
Chaque jour, l'un d'eux vient  
Jusqu'à ce que les os desséchés se réveillent

Les anges arrivent à Jérusalem  
Avant que le soleil apparaisse  
Juste avant, juste avant

Ils apportent de longues robes  
Les raccourcissent et les reprisent  
La divine présence resplendira  
Dans les vêtements rapiécés

Chaque jour, l'un d'eux vient  
Chaque jour, l'un d'eux vient  
Jusqu'à ce que les os desséchés se réveillent



*Je touche au monde IV*, 2014, intaglio, feuille d'or et encaustique monoprint  
sur papier Kozo, 32 x 27 cm

## JACOB-ISAAC SEGAL

### Korets

*traduit par Pierre Anctil*

Korets, ma ville natale, rappelle-moi près de toi  
Depuis ce monde étrange et fou où je me meurs  
Guide-moi sur ton pont ancien  
Près de la synagogue entourée d'une clôture en pierres

S'il reste encore un petit bedeau  
Qu'il se présente sur le seuil de cette maison de prière  
Qu'il régénère un homme au bout de ses forces  
Pour avoir voyagé d'un monde à l'autre

Récitez un éloge funèbre et prononcez-le bien  
Me voici, moi un résident de jadis  
Qui a fui les générations anciennes  
Et la vallée paisible où nous habitons autrefois

Il a parcouru le vaste monde  
Et pas une fois il n'a cherché à s'enfuir  
Il s'est arrêté quelque part le long de la route  
Comme un mendiant près d'une porte verrouillée

Une heure a sonné, puis une autre, puis une troisième  
La porte restait toujours fermée  
La porte du monde – et une neige grise  
Est venue à la rencontre d'un sombre crépuscule

Plus loin on fera ton éloge, notre soleil  
Notre soleil ne rayonne pas dans ce lieu éloigné  
Nous devons aujourd'hui libérer notre soleil  
Et lui rendre la place qui lui revient

Qu'on l'enterre n'importe où – mieux encore, contre la clôture  
Le visage tourné vers le mur de pierre  
Qu'il trouve le repos dans une mort familière  
Comme un enfant endormi sur la main de son père



Jacob-Isaac Segal, 1940

## **Le *nigun***

*traduit par Pierre Anctil*

J'ignore depuis quel endroit et quelle distance  
Le *nigun* s'est rendu jusqu'à ma vie étroite  
Il m'a béni et libéré  
Il m'a captivé corps et âme

Ce monde de jadis m'a secoué  
Il m'a frappé rudement  
Depuis je vis sous une autre grâce  
Et je ne porte que des vêtements new-yorkais

J'observe avec nostalgie un passant  
Vêtu d'un long manteau foncé  
Je m'arrache un instant à la grisaille des jours  
J'entends le froissement d'une ombre soyeuse

Elle s'entête à avancer en silence, un pas après l'autre  
Avec elle je m'immisce dans une embrasure  
Je suis persuadé que s'y trouvent préservées  
Pour moi des sonorités familières

Je suis sans cesse à la recherche d'un mot  
Que personne n'a encore découvert  
Je suis la trace d'un monde mystique  
Pour servir son bruissement et son ombre

## Mes poèmes

*traduit par Pierre Ancitil*

Voici ce que je dis à mes poèmes :  
Vous êtes mes frères  
Mon père et ma mère, ma maison et moi-même  
Un appui pour ma chair fatiguée, fatiguée  
Un apaisement pour mes paupières  
Des gardiens devant le gouffre de mes peurs  
Quand j'ai lorgné autour de moi  
Je n'ai aperçu personne, pas même une ombre  
J'ai failli m'abîmer dans les décombres  
D'un monde trouble et corrompu  
Vous m'avez peiné, chers proches parents  
Tel un vent frais qui fouette le visage et murmure :  
Jeune garçon, combien de temps encore resteras-tu un enfant ?  
La pureté du ciel, l'immensité et la grandeur  
De la solitude ne te suffisent-elles pas ?  
Que te faut-il au juste ? Qui doit te venir en aide ?  
Est-il opportun d'éprouver la crainte  
Comme le voyageur de Koidanov ?  
Ton noble et pacifique compatriote  
Le rabbin Pinchas de Korets, était d'une autre étoffe  
Il ne partageait pas ton sentiment  
Pour lui, la solitude était une transparence  
Qui élève, renforce et entonne  
Des *nigunim* d'une autre béatitude

## Un jour, je retournerai...

*traduit par Pierre Anctil*

Un jour, je retournerai chez mes proches parents  
Loin de mon monde, tout retrouver comme jadis  
La semaine entière ressemble à une fête rayonnante  
Comme il fait bon de nous revoir

Tout devient vespéral et vallonné, gris et tardif  
Quand tu nous amènes hâtivement un jour, une heure  
À table, accompagné de tous, tu voudrais rencontrer notre  
oncle

Le vieux Hillel – aujourd’hui, il n’est plus là

Te souviens-tu de lui, de sa sagesse et de sa voix mélodieuse  
Son grand sourire juvénile, ses yeux ensoleillés  
Il débordait d’intelligence avec son esprit foisonnant  
Mais le monde l’a broyé en lambeaux

Voilà ce qu’il disait. Dans un abîme, j’ai été emporté avec lui  
Mais au dernier moment, il s’est accroché à moi  
Il est apparu à la fenêtre, debout, bien droit  
Fredonnant son hymne *Ozer dalim*  
Et le calme s’est installé pour lui dire au revoir

## MELECH RAVITCH

22 juin 1941

*traduit par Pierre Anctil*

Et il est étendu au sol, le jeune soldat ardent de l'armée rouge,  
une balle au milieu du cœur, le regard tourné vers le ciel –  
il est immobile. Au loin, ses compagnons d'armes avancent.  
Au-dessus de sa tête, comme des oiseaux, des avions filent,  
filent.

Autour de lui, s'étalent des champs lumineux et abondants.  
« Coupez-moi », dit le seigle; « amenez-nous  
dans une pièce fraîche de la grange »,  
réclament les fruits mûrs dans les arbres.  
Et ils prononcent son nom :  
« Yvan! Yvan! », mais il n'entend plus,  
le chevalier de la faucille et du marteau.

Ses yeux bleus et exorbités sont grands ouverts,  
deux petits miroirs inertes contre le ciel mouvementé.  
Dès que les soldats seront passés, des corbeaux  
plongeront sur eux pour sceller la nuit au milieu du jour.

En vérité, je n'ai pas été un témoin de la scène que je décris.  
Cette image reflète le tumulte de mon cœur  
sur la toile de mon rêve blanc, le trait lourd  
de ma conscience ténébreuse

tandis que j'étais allongé, seul, sur un lit douillet.  
Toute la nuit je me suis répété: je t'envie, je t'envie Yvan.  
Toi contre le sol immobile et moi sur un lit d'amertume.  
Te voilà sublime –  
car je suis encore vivant, vivant, vivant sur cette terre,  
dépassé, incertain,  
et toi, bel et blond Yvan, dans la mort tu reposes,  
près du ciel, dans la lumière, avec audace.



*Les êtres étoilés II*, 2014, intaglio, feuille d'or et encaustique monoprint  
sur papier Kozo, 32 x 27 cm

## Un cauchemar tropical à Singapour

*traduit par Pierre Anctil et Chantal Ringuet*

Sept mondes et sept mers  
Et quarante-deux ans  
Les cauchemars sont les nuits  
Torrides de l'Équateur

Les yeux ouverts, le cœur nu  
Un moustique s'abreuve de sang  
Et dans ma tête sa mélodie cauchemardesque  
Bourdonne, bourdonne, bourdonne

Dans sept mondes et sept mers  
Sur les ailes d'un vent brûlant  
Vole un rêve, et dans le rêve  
Je suis à nouveau un enfant

Dans sept mondes et sept mers  
Je vois Radim, mon *shtetl*, et la foire  
Et la mélodie bruissante du moustique  
Bourdonne, bourdonne, bourdonne

Dans sept mondes et sept mers  
Une foire dans notre marché  
Par la fenêtre, mon père et ma mère  
Regardent le train sillonner la montagne

Ils regardent longtemps, jusqu'à leur départ  
Dans la cuisine entre les deux aînés  
De la fenêtre de notre cuisine, on aperçoit  
Les portes du cimetière au loin

Et le cauchemar se prolonge  
Dans une peur mortelle et dans la chaleur  
Soudain je m'assieds les yeux ouverts  
Une pensée émerge, vive comme un éclair

Tout comme sept mondes et sept mers  
Ne sont qu'un rêve  
Les quarante-deux ans  
Sont aussi un rêve

Tout à coup maman sourit  
Et papa éclate de rire :  
« Bien sûr, tu proviens des mondes et des mers  
Chez nous, dans la maison, se trouve la vérité

De ce côté, il y a une colline  
De là on aperçoit le train  
Et de chaque côté, vois-tu, mon fils ?  
Il y a – comme toujours – le cimetière

C'est là que reposent nos grands-pères  
Jusqu'à la quatrième génération  
Il faut se reposer, mon fils, il faut se reposer  
Après quarante-deux ans  
Après l'Équateur, après Singapour »

La maman affirme : « Tu dis vrai  
Cherches-tu à nous convaincre  
Que le monde entier est plus authentique  
Que notre petit marché ?

Tantôt je balance les sept mondes  
Par la fenêtre  
Tantôt je verse les sept mers  
Dans le puisard de la cuisine

Tu t'assieds là, mon fils, à mes pieds  
Et tu poses la tête sur mon cœur  
Tout cela n'est qu'un rêve  
Et maintenant le rêve se réalise

Aide-moi à allumer cette lampe  
À allumer un feu dans la cuisine  
Et à enlever les chaussures  
De tes pieds fatigués

Laisse les pensées qui se bousculent  
Dans ta tête se déplier  
De tes épaules, enlève déjà  
Le poids des années

Allonge-toi dans la couchette  
Dans ta couchette d'enfant  
Je vais ajuster l'éclairage de cette lampe  
Afin que la lumière ne t'aveugle pas

Va te coucher, mal élevé  
Tu es sans doute fatigué  
Je vais entonner une chanson  
Pour endormir notre enfant

Il était une fois une histoire  
Une histoire pas très joyeuse

Au début de l'histoire  
Un chanteur juif, un roi

Le chanteur s'en est allé  
Sur les sept mondes et les sept mers  
Puis il est revenu  
Chez ses vieux parents

Et des yeux du roi  
Les larmes coulaient, coulaient  
Car dans les sept mondes et les sept mers  
Il n'a pas trouvé de royaume

Car dans tous les sept mondes  
Et dans toutes les sept mers  
Le chanteur, le roi  
Est resté seul au monde

Dans les sept mondes et les sept mers  
Il est retourné voyager  
Puis il a demandé à sa vieille mère  
Pourquoi elle l'avait enfanté

Alors la maman s'est lamentée  
Le fils a fondu en larmes  
Et le roi, et le chanteur, comme un enfant  
S'est enfermé dans la pauvreté

Les lampes ont commencé à vaciller  
Et les parois en verre à noircir  
J'ai dû t'enfanter, mon fils  
Et c'est pour cela que tu mourras »